

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



1- « ... toute cette fricassée ... des essais de ma vie... » *Souvenances* de Georges-Henri Lévesque

Réjean Robidoux

Number 33, Spring 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39401ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Robidoux, R. (1984). Review of [1- « ... toute cette fricassée ... des essais de ma vie... » : *Souvenances* de Georges-Henri Lévesque]. *Lettres québécoises*, (33), 74–76.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Les années 30-40-50

Georges-Henri Lévesque, Gérard Pelletier
et André Laurendeau

1- «... toute cette fricassée ... des essais de ma vie ...»

Souvenances

de Georges-Henri Lévesque

«Voici le père Lévesque, tout le père Lévesque, dominicain» (p. 12). Tel est le projet qu'entreprend de réaliser ce premier tome de *Souvenances*. Rien de moins.

À la différence, toutefois, des mémoires habituels, ceux-ci, plutôt qu'écrits — «l'écriture m'est pénible», confesse l'auteur (p. 16) — seront parlés — on serait tenté de dire: prêchés, pour accentuer la marque dominicaine —, dans des entretiens travaillés avec un adjuvant maïeuticien consciencieux et bien renseigné. Ainsi trouvée et rodée la méthode, le flot pourra couler de source, se nourrissant d'une documentation qu'on nous dit abondante et parfaitement ordonnée. Et malgré l'opération postérieure de ré-

vision et de polissage, le texte gardera cet allant de l'improvisation qui fera pardonner, à l'occasion, que l'on puisse corriger Baudelaire — en citant cet étrange «oiseau que des ailes de plomb empêchent de marcher» (p. 21). Au demeurant, le livre se lit avec intérêt, d'autant plus que le personnage du père Lévesque, déjà consacré par la légende (p. 12), est en soi fort important et qu'on gagne à le connaître mieux. L'homme est foncièrement sympathique, il discourt d'un ton serein, non dénué d'humour, et je penserais que même un lecteur qui diffère d'opinion avec le combattant ou avec l'apologiste — *pro vita sua* — trouvera ici le plaisir d'une bonne rencontre.

L'ouvrage se divise en six chapitres dont le premier, «Promenade intérieure», raconte moins une histoire qu'il ne brosse le portrait synthétique, un peu abstrait, d'un être vivant. Je ne relèverai ici que certains traits du personnage, ceux qui en font un homme, un prêtre et un religieux d'un type spécial, pas comme les autres. Il se reconnaît profondément optimiste, se définissant du reste comme un rêveur, et c'est ce qui fonde, je crois, l'infatigable vitalité de l'homme d'action, «plus intuitif que rationnel» (p. 27), d'«une intuition aveuglément lucide et impérieusement sûre d'elle-même» (p. 27): en bref, nous avons là, pour le meilleur plus que pour le pire, un romantique de la plus authentique es-

pèce, et qui le proclamera sans arrêt, tout au long de ses entretiens.

Les trois chapitres subséquents vont traiter d'une manière, comme il se doit, plus anecdotique, c'est-à-dire en relatant à coups de faits un développement dans le temps, de l'origine et de la formation de l'homme, du prêcheur et de l'universitaire. Tout commence, dans l'esprit le plus romantique qui soit, au bord du lac Saint-Jean (ch. II), patrie essentielle du corps et de l'âme et séjour naturel des vingt premières années d'un futur nomade, pellerin de l'humain et du social. Puis c'est l'«apprentissage dominicain» (ch. III) de base, sous le signe de «la vérité» (p. 104). De toutes «les grâces d'aveugle-

ment» (p. 106) dont a pu alors bénéficier le père Lévesque, l'une des plus significatives paraît avoir été celle de l'imprégnation du thomisme qui, entre autre enseignement clef, lui «apprend à ne pas dogmatiser en morale» (p. 145); leçon qui connaîtra une importante «suite européenne» (ch. IV), en Belgique et en France, dans l'initiation théorique et pratique aux sciences sociales.

C'est un homme d'à peine trente ans qui commence alors sa carrière publique en entrant dans le feu de l'action. Il vivra d'abord, pendant cinq ou six ans, des «expériences en tous sens» (ch. V), en ne craignant jamais de s'engager. Il avoue aujourd'hui s'être parfois «passablement fourvoyé» (p. 233), par exemple dans son hostilité première vis-à-vis de la CCF (Cooperative Commonwealth Federation, Futur NPD), cependant qu'il ne regrette pas d'avoir commis, sur le Crédit social, une brochure qui, si elle signifiait une prise de position favorable sur «l'ensemble des principes essentiels (l'italique est dans le texte) du système»

(p. 242), se gardait bien de cautionner les extravagances des promoteurs et partisans notoires, plus ou moins hurluberlus. C'est aussi dans ces années de lutte que se pose pour le combattant social (et politique) le problème du nationalisme. Or quand on sait

qu'elle a pu être son attitude (postérieure et on peut dire: constante, notamment dans les débats du référendum québécois de 1980) sur la question du séparatisme, on comprend que le père Lévesque, profitant habilement de l'occasion, prenne les devants sur d'éven-

tuels adversaires et veuille dévoiler lui-même, avec les explications nécessaires, une lettre pour le moins compromettante qu'il avait adressée à André Laurendeau le 10 mars 1935 (p. 254; *Lettres québécoises* reproduit, à la suite du présent compte rendu, le passage des *Souvenances* relatif à cet épisode).

Enfin tout ce brassage d'idées, qui s'exerce à l'échelle du Québec et même du Canada tout entier, débouchera concrètement sur la fondation en 1938, de l'École (promue, cinq ans plus tard, Faculté) des sciences sociales de l'Université Laval (ch. VI).

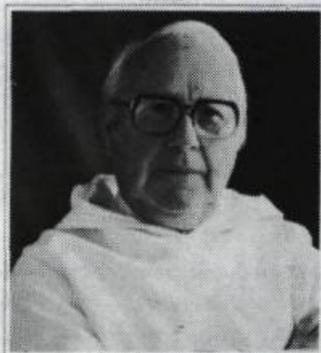
Et le lecteur, appâté par l'apparition très brève de la figure de Maurice Duplessis, mise sur la promesse de la suite — «Un rendez-vous» (p. 369) — et peut en attendant méditer le début d'une conférence prononcée en pleine période d'autoritarisme et qui est, certes, tout un programme: «Mesdames et Messieurs, la liberté aussi vient de Dieu» (p. 368).

Réjean Robidoux

Georges-Henri Lévesque

SOUVENANCES

1



entretiens avec Simon Jutras

la presse
cjo

Extrait

— Vous nous avez promis des incursions parmi les mouvements de jeunesse du Québec.

La première de ces incursions, comme vous dites très improprement, va me poser carrément et, comme sur le vif, le problème du nationalisme. Il faut donc en dire un mot avant de parler des mouvements de jeunesse québécois, surtout parce que la question nationaliste y est intimement liée, mon option personnelle aussi.

Le 5 avril 1935, l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française (ACJC) m'invite à prononcer une conférence publique en la salle de la Palestre nationale, à Montréal, à l'occasion de la remise du «Prix d'action intellectuelle». J'intitule ma causerie

«La mission des intellectuels canadiens-français», et je lui donne comme sous-titre ces mots de Jésus: «Qu'ils soient un.» Je vous vois sursauter. N'oubliez pas que nous sommes un an avant les Journées thomistes dont je viens de parler. Ce qui explique sans doute que je rattache encore un peu de religieux au national, au moins dans mon titre.

Quoi qu'il en soit, ma conférence lance un appel vibrant à l'union par un triple mot d'ordre: Soyons ensemble pour préciser notre idéal national; restons ensemble pour le faire aimer; ensemble pour le réaliser. Je pose ensuite le problème le plus important en fonction de notre survie comme peuple de langue française en terre d'Amérique

anglophone et au sein du Canada: «La Confédération est-elle, théoriquement et pratiquement, le milieu favorable au plein épanouissement de notre vie? est-elle au contraire la machine à nous affaiblir, à nous dissoudre, à nous absorber? — Que son inspiration initiale ait été la protection des deux races par une large autonomie accordée aux provinces, nous ne saurions le nier. Mais expérience faite et considérant l'évolution actuelle de nos conditions économiques et sociales, il est bien permis de craindre pour cette inspiration première et de se demander si la Confédération pourra y rester fidèle. — D'ailleurs, le problème se pose déjà de façon tragique. D'une part, les nouvelles conditions économiques et sociales exigent de plus en plus un régime vraiment centra-

lisateur. D'autre part, dans l'état présent, la centralisation, c'est pour notre groupe ethnique le grand danger. — Si nous restons confédérés, nous ne pouvons sans injustice envers les deux tiers de la population canadienne refuser la centralisation qui s'impose. Par contre, l'accepter, ce serait manquer de charité envers nous-mêmes, ne serait-ce pas nous suicider? — Faudrait-il donc... laisser les autres provinces poser la pierre d'angle de leur édifice social où bon leur semblera et opérer, de notre côté, notre centralisation mais dans un état québécois? ou chercher plutôt dans la Confédération actuelle à nous prémunir contre les inévitables dangers d'une centralisation nécessaire? — On s'étonnera peut-être de nous voir mettre si facilement en jeu la Confédération canadienne. Mais notre survivance nationale relève de principes supérieurs au bien commun de la Confédération elle-même, elle relève de données de nature!» On se croirait sur les hustings politiques de 1983!

En toute honnêteté, je me dois de citer ici un passage d'une lettre que j'adressais à André Laurendeau le 10 mars 1935, donc deux mois seulement avant ma conférence de la Palestre nationale, et dans laquelle je prends position de façon plus catégorique encore. Au risque de surprendre et peut-être de choquer, je ne puis passer sous silence ce texte étonnant. Je sais très bien où se trouve actuellement l'original de ma lettre; j'aime autant en faire état moi-même. Voici le passage le plus engagé: «La centralisation pour nous, c'est le plus grand danger. Donc acceptons la centralisation qui s'impose, mais fuyons en même temps le danger qui menace! Centralisons puisqu'il le faut, mais chez nous, dans un dominion québécois!... Donc pour sauvegarder la justice et la charité, séparons-nous. Ils centralisent chez eux. Nous centraliserons chez nous. C'est là un des multiples arguments qui conduisent à la thèse de la sécession. — Vous me trouverez peut-être quelque peu radical... Le pire, c'est que ce n'est pas le fruit d'un sentiment, national ou autre, surchauffé et exaspéré, mais le résultat de longues et froides réflexions souvent douloureuses même.»

— Comment expliquez-vous des positions si «radicales» — l'expression

est la vôtre — qui n'apparaissent pas dans votre conférence?

On peut se poser la question autrement: pensant ainsi et m'exprimant aussi clairement dans ma lettre à Laurendeau, comment expliquer que je ne tiens pas le même langage dans ma conférence et aussi... le reste de ma vie?

Notons d'abord que, dans ma conférence, je m'adressais aux jeunes intellectuels d'ici, à qui je me devais de livrer un message général en demeurant, comme on dit, «dans la sphère sereine des principes, là où toutes les âmes sont soeurs». Je n'y faisais que poser des questions, échafauder les données du problème.

Peut-être ma pensée avait-elle déjà commencé à évoluer — les choses allaient vite en ce temps-là — et avais-je dû aussi ajuster mon tir à l'occasion de ma conférence, qui revêtait un caractère nettement public. Lorsque j'écrivais à Laurendeau, je le faisais entre amis, à qui je confiais librement mes cogitations, mes angoisses, mes rêves, que sais-je? Je venais alors d'approcher de très près les séparatistes ardents et intelligents des Jeunesses Patriotes et des Jeune-Canada, ainsi que ceux de la Nation qui m'avaient communiqué une bonne part de leur enthousiasme. Même si j'écrivais à Laurendeau que je suis arrivé à ces conclusions après mûres réflexions, il n'était pas dit que ce travail de réflexion fût terminé ne varietur. Je me livrais d'ailleurs avec réticence, puisque je demandais à mon correspondant le silence sur mes propos — et je dois rendre hommage ici à sa discrétion ultérieure. Ainsi, devant le public des jeunes intellectuels, me suis-je contenté de poser le problème de notre survie nationale en fonction de la Confédération, évitant de suggérer des prises de position concrètes et remettant prudemment à plus tard ma réponse définitive et publique à cette déchirante question.

Inutile d'ajouter que la classe intellectuelle francophone du pays se trouvait alors, comme moi-même, en recherche constante... comme aujourd'hui; recherche de son identité propre, recherche aussi des moyens de se réaliser... comme aujourd'hui! La politique fédérale allait un peu à vau-l'eau... comme aujourd'hui!

Nous avons causé des craintes et des agacements provoqués par l'apparition sur la scène politique du communisme, du socialisme, de la CCF, du Crédit social. En outre, plusieurs dirigeants s'inquiétaient beaucoup des idées fascistes du Parti national social chrétien d'Adrien Arcand, auquel certains prêtres même ne savaient pas résister. Désireux de connaître de plus près ce führer en puissance et de découvrir sa vraie pensée, j'ai cherché à le rencontrer. Un ami du politicien, le père Émile Journault, rédemptoriste et curé de la paroisse Saint-Alphonse-d'Youville, organisa pour quelques personnes intéressées une rencontre à son presbytère. Je me retrouvais devant un homme fort intelligent, capable de manier à merveille la parole et l'écrit. Souvenez-vous de son journal pamphlétaire et caustique, *Le Goglu*. Quel fanatique et quel dangereux visionnaire! Se déclarant carrément naziste et antisémite, il attaquait féroce ment tous ceux qui n'étaient ni nationalistes ni chrétiens. Je suis sorti de cette rencontre abasourdi, ahuri et effrayé. Aussi bien, en dehors de sa faction, peu de gens furent surpris de le voir mis à l'ombre dès le début de la dernière guerre.

On se questionnait donc beaucoup, moi comme les autres, pourquoi pas? et plusieurs d'entre nous cherchaient des solutions plus équilibrées. À partir de cette année 1935, je dirais, je cherche plus que jamais, je me sens bien près de trouver ma voie définitive. L'expérience progressive acquise dans les milieux nationalistes, mes discussions avec l'abbé Groulx ajoutées au fanatisme trop souvent manifeste dans son entourage, aboutirent peu à peu à m'éloigner de l'idée séparatiste.